

Éric Pessan

AUSSI  
LOIN  
QUE  
POSSIBLE

### *Le livre*

Antoine et Tony n'ont rien prémédité, rien comploté. Ce matin-là, ils ont fait la course sur le chemin du collège. Comme ça, pour s'amuser, pour savoir qui des deux courrait le plus vite. Mais au bout du parking, ils n'ont pas ralenti, ni rebroussé chemin, ils ont continué à petites foulées, sans se concerter. La cité s'est éloignée et ils ont envoyé balader leurs soucis et leurs sombres pensées. Pour Tony, la hantise de se faire expulser vers l'Ukraine et d'avoir à quitter la France.

Pour Antoine, la peur de prendre une nouvelle dérouillée parce que son père a envie de passer ses nerfs sur lui. Depuis ce matin où tout a basculé, ils courent côte à côte, en équipe.

Ils se sentent capables de courir pendant des jours, tant qu'il leur restera une once de force. Fatigués mais terriblement vivants.

Ce livre a reçu le prix NRP de Littérature Jeunesse 2015-2016.

### *L'auteur*

Adolescent, [Éric Pessan](#) aimait beaucoup lire. C'est alors qu'il a commencé, tout naturellement, à écrire ses propres histoires. Un jour, bien plus tard, un éditeur s'est intéressé à ses textes. De la même façon qu'il était un lecteur curieux, il est devenu un écrivain curieux : la trentaine d'ouvrages qu'il a publiés mêle plusieurs genres, romans pour adultes et romans pour la jeunesse, nouvelles, pièces de théâtre, poésies, textes écrits en compagnie d'artistes ou de photographes, recueils de croquis.

La littérature est un bonheur qu'il partage aussi en animant, ça et là, des ateliers d'écriture.

Éric Pessan

# Aussi loin que possible

*l'école des loisirs*

11, rue de Sèvres, Paris 6<sup>e</sup>

*Pour Mélio*

Ça a commencé comme ça :  
*Je compte jusqu'à trois*, a crié Tony,  
*un*,  
on s'est accroupis tous les deux, comme en cours de sport quand on pratique la course de vitesse,  
*deux*,  
les jambes tendues comme des ressorts, les mains au sol, la tête relevée,  
*trois*,  
et on s'est élancés, le plus vite possible, Tony et moi,  
à en perdre haleine,  
on a couru droit devant,  
comme des fous,  
sans économiser nos efforts,  
pour savoir lequel était le plus rapide,  
comme des malades,  
on a couru,  
le vent sifflait à nos oreilles, giflait nos visages,  
couru,  
sans s'arrêter,  
ou presque,  
on a couru pendant des jours,  
aussi loin que possible.

Avec Tony, on n'avait rien prémédité. Ce n'était pas un complot ou une chose prévue longtemps à l'avance. Les gens ne veulent pas nous croire, ils ouvrent de grands yeux ou sourient en coin. Ils affichent un air sérieux, froncent les sourcils. Parfois, ils se mettent en colère, nous demandent si on les prend pour des imbéciles.

Et pourtant, c'est la vérité.

*On a compté jusqu'à trois, on est partis, et on a couru droit devant, et c'est tout ce qu'il y a à dire.*

Ce n'est pas un mensonge.

C'est ce que l'on a répété aux journalistes, à nos parents, aux policiers.

Si on avait réfléchi, si on s'était concertés, si on avait pensé une seconde à ce que l'on allait faire, l'hésitation nous aurait certainement coupé les jambes.

Alors, on répond la vérité. On répond que c'était un jeu.

Une compétition entre nous deux.

On voulait savoir.

Lequel allait craquer en premier, lequel allait s'essouffler, lequel allait renoncer.

*Mensonge, crient les gens.*

En fait, non, ce n'est pas vrai. On n'essayait même pas de savoir qui allait gagner. On courait, voilà tout. Mais

– apparemment – personne ne veut l’entendre, personne ne peut le comprendre.

On courait.

*Antoine et Tony, les fugueurs marathoniens*, ont titré les journaux.

Notre histoire a fait le tour du pays, on a été célèbres le temps d’une ou deux journées, puis un avion est tombé, une entreprise a fermé, un scandale politique a éclaté, et les gens nous ont oubliés.

Sur notre course joyeuse, il a été dit tant de choses. Les journalistes en ont fait un symbole. Sur nos épaules ils ont cousu des dossards, ils ont inventé et raconté notre histoire à notre place. Une pincée d’émotion, un message politique, de la force, de la conviction, on est devenus les personnages d’un roman.

*Deux jeunes garçons courent pour le droit de grandir et d’étudier en France.*

Avec Tony, on a laissé dire. Et j’avoue que j’étais soulagé : tout ce tapage allait servir à quelque chose, et pas simplement à m’éviter de me faire déroutier par mon père.

Les véritables raisons de notre course, on ne les a pas comprises sur le moment. Parfois, on fait des choses sans réfléchir et on en voit le sens bien plus tard.

Notre histoire, j’ai envie de la raconter maintenant. Pas pour rétablir la vérité, juste parce qu’en définitive il s’agit d’une très belle histoire.

Alors c'est parti : l'espace s'ouvre à notre passage, l'air gonfle nos poumons. On est invincibles, on file et nos pieds claquent de joie sur le bitume. On court comme on éclate de rire, comme on envoie balader une mauvaise pensée, comme on s'approche du bord de la piscine l'été pour se jeter en avant les bras grands ouverts vers la fraîcheur. On court dans le bonheur de l'instant.

LE PREMIER JOUR

Trois, crie Tony. L'histoire commence à ce moment-là : celui où je m'élançe. Je crois bien que je suis plus rapide au départ. Je gère bien l'impulsion, je bondis sur mes jambes, j'ai un bon mètre d'avance durant les deux ou trois premières secondes de la course. Je vais lui montrer qui est le plus fort, il sera obligé de le reconnaître.

Nous sommes au bas de l'immeuble, celui qui domine la cité avec ses dix-huit étages et son ascenseur puant la cuisine, la transpiration, le renfermé ou le nettoyant ménager. Quand tout débute, nous nous trouvons dans le petit parc, celui où un jardinier a reçu une bouteille sur la tête l'an dernier. Une bouteille de bière lancée de la terrasse. Le parc est désert, ce matin. Les enfants sont à l'école, les jeunes au collège ou au lycée, les adultes au travail ou à moitié endormis devant leur télé, ou au centre commercial du Val Enchanté tout proche. C'est lundi, un lundi ordinaire, j'ai croisé Tony dans le hall, j'ai compris à son visage qu'il s'est encore passé quelque chose de grave, mais je n'ai pas posé de questions.

Tony sait que – s'il le veut – il peut me confier ses soucis. Ce n'est pas moi qui vais tenter de le faire parler. D'ailleurs, je n'y arriverais pas. On ne force pas ses amis

à révéler ce qu'ils souhaitent taire. S'ils ont envie de raconter, alors on se rend disponible et on les écoute.

Je ne sais plus ce que l'on s'est dit ce jour-là. On sort, on lève les yeux, le printemps s'installe, il fait frais encore, il ne risque pas de pleuvoir, les nuages s'espacent. De grands pans de ciel bleu apparaissent au-dessus des immeubles.

Tony prend la direction du parc qui est à l'opposé de celle du collège. Il jette son sac à dos avec ses affaires de cours dans un buisson. Il me regarde,

peut-être que ses yeux brillent,  
peut-être qu'il a pleuré,  
je ne peux pas le jurer,  
j'ai oublié.

Par curiosité, je glisse mon cartable à côté du sien. Ce n'est pas la première fois que ce buisson nous sert de cachette.

Il sourit.

Il crie qu'il va compter jusqu'à trois.

Et c'est tout.

On court jusqu'au parking. Je garde mon avance. Je ne me suis pas préparé à l'effort, j'ai les poumons en feu. Je n'ose pas ralentir pour savoir si Tony me rattrape ou non. Aucune voiture ne circule sur la route, je traverse en un éclair et je m'élanche dans l'allée qui franchit la cité.

Au bruit de mes pas s'ajoute l'écho des pas de Tony. J'entends son souffle, le froissement de ses vêtements. Il n'est qu'à quelques centimètres de moi, je n'ai pas besoin de le voir pour le savoir. Brusque, je bifurque à droite sur le trottoir presque désert : deux ou trois personnes au loin, des gens qui vont à pied au centre commercial, une vieille dame avec un cabas à roulettes. Tony pousse un petit rire, il prend un virage plus serré que moi. Du coin de l'œil, je devine sa silhouette. Il remonte, il est quasiment à ma hauteur. On file droit devant, j'aperçois ma chance : un type se tient immobile sur le trottoir, il fume une cigarette, il se trouve presque en face d'un lampadaire. Un seul coureur pourra se faufiler dans l'espace restant. En accélérant, je passerai le premier, Tony sera obligé de ralentir.

Je fonce.

Mes poumons brûlent. On court depuis une petite minute, je donne tout ce que je peux.

La cité file tout autour, gommée par la vitesse, comme en voiture : si on regarde à travers le pare-brise, on ne se rend pas compte de la vitesse, tandis que si on regarde à droite ou à gauche, le paysage devient flou.

Je vais gagner la course.

Je déglutis, j'avale des flammes, j'ai peur d'avoir subitement un point de côté. Je reprends la tête. Je frôle l'homme à la cigarette. Surpris par mon passage, il sursaute en poussant un tout petit cri aigu, et j'entends Tony en pousser un autre. Je souris, je sais que je vais gagner, je ralentis légèrement l'allure pour économiser mes forces. J'ai sans doute deux bons mètres d'avance.

On arrive en bordure de notre quartier. Devant nous, un grand parking, puis une route à quatre voies derrière une haie touffue et poussiéreuse. Au-delà commence la zone commerciale.

Je ralentis encore et Tony me double. Mon cœur bat si fort qu'il m'assourdit, je ne l'ai pas entendu arriver. Il pousse un hurlement entre le rire et la rage et il bondit vers le parking. J'ai le temps de voir son sourire, ses cheveux blonds mi-longs volent sur sa nuque. La course n'est pas finie. Je beugle à mon tour et je le suis.

Cela fait sans doute trois minutes que nous courons.

Je ne me retourne pas pour jeter un œil à la cité, je connais par cœur son plan en arc de cercle, le parc, l'allée, les voitures garées partout, les quatre hauts immeubles et la petite dizaine de ceux qui ne dépassent pas les quatre étages, les murs blanchâtres, les balcons colorés depuis la

réhabilitation, comme si mettre de la couleur sur les façades transformait quoi que ce soit à la vie des gens qui habitent ici. Je pourrais dessiner la cité les yeux fermés, je suis né ici, j'ai grandi ici, j'ai rêvé ici, j'ai fait mes premiers pas sur ce parking. C'est ici que j'ai déchiré mes pantalons en m'obstinant à dessiner des figures avec mon skate.

À vive allure, nous traversons le vaste parking. Tony contourne par la droite un bloc de voitures garées, je bifurque à gauche. Je manque de souffle. Je vois que lui aussi a du mal à conserver sa vitesse. On a brûlé nos énergies en partant trop vite, on a tout donné comme au cent mètres, mais la course se transforme en marathon. Il faut que l'on ralentisse encore. Cheveux au vent, Tony arrive tout au fond du parking, là où une bande de pelouse sert de toilettes aux chiens. Je crois qu'il va tourner dans l'un ou l'autre sens, voire rebrousser chemin ou carrément s'arrêter et éclater de rire en fanfaronnant sur sa victoire.

Mais non.

Il se jette dans la haie et disparaît.

J'en reste une microseconde éberlué et, sans hésiter, je le pourchasse.

Les feuilles me frôlent, une branche m'écorche l'oreille droite, je sens une tension au niveau de ma manche droite, je tire, elle se libère avec un petit bruit d'étoffe déchirée. On débouche en bordure de la voie rapide qui rejoint le périphérique dans un sens et la zone commerciale dans l'autre.

Tony est courbé en deux, les mains sur ses cuisses, il respire fort. Je l'imiter. Cela fait six ou sept minutes que l'on court comme des fous, lui et moi. Mon cœur s'est installé dans mes oreilles, il joue du tam-tam, l'air est trop pâteux pour être respiré sans effort. J'ai un léger tournis. Je souris, Tony sourit. Je vois des feuilles accrochées à la capuche de son sweat noir. On relève ensemble la tête vers la route : un camion passe, suivi d'une fourgonnette, suivie d'une voiture blanche, suivie d'une noire, et c'est le calme. Il n'y a plus de véhicule avant vingt bonnes secondes. Tony s'élanche, je m'élanche. On ralentit en atteignant le terre-plein central, on laisse passer un poids lourd, puis une et deux et trois voitures, quelqu'un nous klaxonne et on file jusqu'à l'autre côté. L'air est alourdi de gaz d'échappement, on peine à respirer du plomb. D'un même mouvement on saute par-dessus le rail de la bordure de sécurité. Un autre klaxon nous insulte en passant. L'herbe du bas-côté est jonchée de paquets de cigarettes, de canettes, de papiers gras, de prospectus, de saletés diverses que les gens balancent par la fenêtre ouverte de leur véhicule. Une forme sur ma gauche, grouillante de mouches, je ne prends pas la peine de vérifier s'il s'agit d'un chat, d'un petit chien ou d'un renard. Tony se glisse dans une brèche du grillage de la zone commerciale, je passe à sa suite. Comme je me baisse, mon sang se fige un instant, l'éraflure à mon oreille me lance, la tête me tourne. Je me relève vite. Le malaise disparaît aussi rapidement qu'il est apparu. Une pensée se forme dans mon

esprit, une pensée lumineuse et évidente et joyeuse : j'ai la certitude que je peux encore courir des heures.

Tony s'élançait vers le magasin le plus proche, je le rejoins.

Il se laisse rattraper. On avance lentement maintenant, on a adopté le rythme du marathon, finis les sprints.

Cela fait dix minutes que l'on court. La cité s'éloigne, ce lundi matin vient de basculer dans l'inconnu. On n'a rien prémédité, rien comploté.

On a nos baskets aux pieds, nos survêtements souples, nos forces.

Tony a sa tristesse. J'ai ma colère.

On ne va plus rebrousser chemin.

Du même auteur à l'école des loisirs

Collection MÉDIUM

*Plus haut que les oiseaux  
Et les lumières dansaient dans le ciel  
La plus grande peur de ma vie*

© 2015, l'école des loisirs, Paris, pour l'édition papier  
© 2017, l'école des loisirs, Paris, pour l'édition numérique  
Loi n° 49.956 du 16 juillet 1949 sur les publications  
destinées à la jeunesse : septembre 2015

ISBN 978-2-211-23264-7